

En avant pour la plus grande Italie (Mussolini).

Cela veut dire que le fascisme cherche la guerre parce qu'il se sent du plomb dans l'aile.

le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

Rédaction :
Administration : Jean Girardin,
72, rue des Prairies, Paris (20^e).
Cheque postal : Jean Girardin 1194-98

MANOEUVRE DÉJOUÉE PAS UN HOMME, PAS UN SOU!

Le discours prononcé à Livourne par le sinistre aventurier qui présida momentanément aux destins de l'Italie a jeté une certaine émotion dans les milieux diplomatiques.

Notre bouffon sanglant, qui sait très bien qu'on évite des difficultés internes en faisant vibrer la corde chauvine, s'est livré à une violente attaque contre la France qui, paraît-il, complète nuit et jour la perte du fascisme. Nous aurions plutôt pensé le contraire, car de par les méthodes inaugureres par Tardieu, nous n'étions pas loin de nous imaginer qu'on voulait, en haut lieu, faire de la France une république fidèle du gouvernement policier et assassin cisaipin.

Ce discours n'aurait aucune importance et nous ne le considérons que comme une nouvelle manifestation de la folie du bandit qui commande les chemises noires ; nous haussions les épaules de mépris en assistant à la nouvelle pantalonnade du *Duce*, si certains éléments n'avaient appuyé un peu trop lourdement sur ce discours en dévoilant une manœuvre à laquelle nous ne voulions nous prêter en aucune manière.

Oh ! cette manœuvre n'est pas nouvelle et, déjà, en 1925-26, au moment où les relations étaient plus que tendues entre la France et l'Italie, on essaya de nous faire tomber dans le panneau. Nous n'eûmes bien garde de nous laisser prendre.

Certes, présentée avec des arguments sentimentaux, insistant sur le caractère criminel du fascisme, cette thèse peut sur le moment trouver des sympathies dans les milieux révolutionnaires qui souffrent de voir le prolétariat italien plongé sous le joug d'une bande d'assassins.

Mais, à la réflexion, on ne peut souhaiter sans lancer un défi à la raison que nous devrions acquiescer à la manœuvre de certains éléments, un peu trop intéressés dans l'aventure pour que nous leur prêtons une oreille complaisante.

De quoi s'agit-il donc, en vérité ?

De ceci :

Le fascisme, c'est un fait et malgré toutes ses rodonnées, se meurt de consommation. N'ayant rien pu réaliser qui ne soit autre chose qu'un retour en arrière, n'apportant dans chacune de ses expériences qu'un nouveau flasco dont le poids est lourdement supporté par les travailleurs (et même par la population tout entière), le Gouvernement Mussolini ne tient que par la terreur policière, par la répression féroce et par la contrainte. Mais il devient de jour en jour davantage impopulaire.

C'est ainsi que Bénito, qui depuis longtemps avait renoncé aux voyages, se livre à travers la péninsule à toute une série de manifestations oratoires destinées à rechauffer le zèle de ses partisans affidés ou dégénérés.

Or, il se pourrait que, se voyant en danger de mort, le gouvernement italien essayât de sauver la face en tentant une manœuvre désespérée, à laquelle eurent recours, avant lui, d'autres Etats placés devant la même alternativité : la guerre.

En faisant appel au sentiment patriotique des masses, il obtiendrait peut-être un répit et, qui sait ? si la victoire venait couronner ses efforts, il en sortirait avec l'aurore de la victoire qui permit si souvent aux tyrans d'enchaîner leurs sujets.

Le rôle de la France (c'est, bien entendu, de la France capitaliste et gouvernementale dont nous voulons parler) serait alors un rôle en or.

On essaierait de nous piper, comme en 1914, avec les mots de liberté, de démocratie ; ou lutterait contre la dictature qui pèse sur l'Italie ; ou gourguerait pour délivrer le peuple cisaipin de ses chaînes, pour installer la liberté dans un pays qui en est privé depuis près de dix ans.

Naturellement, on ferait appel à tous les éléments de gauche et d'extrême-gauche pour barrer la route à l'impérialisme fasciste, pour dresser une barrière contre la dictature, pour amplifier de l'occasion ainsi offerte à l'antériorité bas le régime abject des chemises noires.

Et malheureusement, l'expérience de 1914 n'a pas encore ouvert suffisamment les yeux du peuple pour qu'il ne se refuse pas à l'infâme comédie.

Nous connaissons, hélas ! plusieurs militaires et non des moindres de l'extrême-gauche qui étaient volontiers faire la croisade contre le crapuleux personnage du Palazzio Chigi.

On essaierait d'enrôler tous les Italiens proscrits pour antifascisme en leur disant : « Venez avec nous, et quand nous aurons vaincu le *Duce*, nous vous laisserons libres d'organiser l'Italie comme bon vous semblera. C'est la dictature qu'il faut abattre. Vous, qui

en souffrez, venez nous aider à vous délivrer du monstre. »

Et bien ! Quelle que soit l'animadversion, mieux : la haine que nous inspire le régime odieux qui règne en Italie, nous ne marcherons pas ; nous nous refusons dès aujourd'hui à être complices d'une manœuvre dont seuls les travailleurs français et italiens feraient tous les frais.

Que certains proscrits italiens qui joueraient un rôle actif avant le fascisme dans le personnel gouvernemental, de leur pays, que ceux-là révètent de réoccuper les postes éminents dont Mussolini les a chassés ; que ceux-là révètent de prendre la place enfin devenue libre — peu nous chaut !

De toutes nos forces, et dès aujourd'hui, nous disons à ceux qui seraient tentés de se laisser dupes par les apparences : « Cette guerre sera, comme celle que nous avons vue il y a quelques jours, à pour effet de modifier profondément les perspectives, avenues et boulevards des grandes cités ? C'est comme si le cœur de la ville tentaculaire avait cessé de battre. La mobilisation de tous les uniformes possibles et imaginables ne changerait rien à ce fait : la vie cesse quand l'ouvrage s'arrête. »

Le bourgeois n'est pas assez bête pour s'y méprendre. Il aime le flac, sans doute, comme un mal nécessaire, mais il aimerait mieux voir les ouvriers au travail ; les ouvriers sur les chantiers et dans les usines, suant et peinant. Cette sueur est productive ; la friandise du flacard ne l'est pas, au contraire...

Donc l'Inertie ouvrière est une force, une force impressionnante, une force imposante. Pourquoi n'essaierait-on pas de la systématiser ?

Il s'est trouvé des théoriciens éminents, presque sur les marches de l'Institut, pour édifier une théorie de la Révolution sur la violence ouvrière. Pourquoi un nouveau Georges Sorel ne ferait-il pas une théorie de l'Inertie ouvrière ?

Je suis de ceux qui pensent, en prenant de l'âge, c'est-à-dire de l'expérience, que l'ouvrier obtiendrait plus que l'Inertie, l'Inertie calculée, l'Inertie voulue, que par la violence, même en supposant que cette violence fut une arme toujours docile aux mains du travailleur.

La violence ouvrière ? Allez donc vous y frotter avec l'armée des sicaires serbes d'être annexée à l'Autriche, pour éviter que la Belgique soit dévorée plus l'Allemagne, pour « profiter de l'occasion pour renverser le régime impérial et donner enfin la liberté aux peuples asservis par le Kaiser et sa clique ». On a vu ce que valait la liberté de ces déclarations sur la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Les principes pour lesquels on essaierait, le cas échéant, de faire à nouveau marcher le peuple seraient foulés aux pieds de la même manière.

Du reste, le régime policier que nous subissons nous fait augurer de ce qu'il deviendrait si jamais nous commettions la folie de l'aider à renverser un impérialisme rival.

Quelles que soient les causes de la guerre, elles ne nous intéressent en aucun cas. Notre devoir est de la combattre, cette guerre, par tous les moyens en notre pouvoir.

Nous mettons en garde nos amis contre une éventualité qui n'est pas si problématique que d'aucuns veulent le croire. Et c'est parce que nous savons de source sûre que les politiciens qui soutiennent l'opinion publique dans le sens d'une lutte contre le fascisme pour arriver à leurs fins ambitieuses que nous disons :

« Pas un homme, pas un sou pour la guerre, pour n'importe quelle guerre. »

DÉPÉCHEZ-VOUS

Croyez bien, camarades, qu'il nous en coûte de répéter toujours les mêmes mots, de réitérer les mêmes appels. Il faut, pourtant, que nous nous résignions à la faire si nous voulons sortir de l'ornière où menace de s'ensurer notre mort. Il est toutefois indispensable d'arrêter de laisser ou de propager anarchiste, notre Ligue.

Nous ne nous adressons naturellement qu'aux amis de la liberté, à ceux qui jugent que l'effort que nous faisons mérite d'être continué, amplifié.

Mais vous pouvez constater, amis lecteurs, que nous cherchons à revenir aux saines traditions antiautoritaires. Il importe donc que tous ceux — et il en existe des milliers en ce pays — qui jugent indispensable une recrudescence de la propagande libertaire, contribuent à nous donner les moyens de réaliser le but commun qui nous est cher.

N'attendez donc pas pour aspirer, les regrets sont toujours superflus, adressez au plus tôt le maximum de ce que vous pouvez faire pour notre journal à Jean Girardin, 72, rue des Praies, chèque postal à Jean Girardin 1194-98.

Dépêchez-vous, compagnons...

TROISIÈME LISTE

Varnaux Charles 10, Varnaux Jean 5, Varnaux père 5, Faustu Joseph 5, Payne 5, Augerle H. 5, Angele D. 5, Mauze 5, Baulieu 5, Proudhon 5, Rausy 20, R. Bion 8,30, Mort à tout régime autoritaire 10, Antony 10, Bénito 5, Chapelle 5, Mignot 8, Duval 10, Colin 5, Mathieu 5, Cathelot 5, Leproux 4, Descastres 3, Morin 3, Vacceus 5, Polignand 5, Rolland 5, Bardelay 4, Richard 10, Guérineau 5, Michaud 2, Villeneuve 3, A. S. C. A. 2,50, Hérod 3, Aury 2, Andrade 2, Pot 1, Colle 10, 12^e et 12^e fr., Montreuil 5, Frémont 5, Faustu N. 5, 11 et 12^e, 10 fr., Etudes Sociales Saint-Henri 50, La mouche 5, James 10, Soyeux 5, S. S. O. 10, Monch 10, Dugne 28, Albert 3, Igree 10, Saline 3, James 10, Soyeux 5, Georges et Jérôme 30, Le Pen 5, côté des Alpes 5, J. de Witt 4,50, Cotte 5, et sa compagne 20, Bich 3, Tollet 6, Muguet 6, Goujon 10, Le Biot 10, Mariane 10, Bremond 3,75, Boulet 3,75, Richard 5, Total 586 fr. 30.

L'INERTIE

L'ouvrier a en lui une grande force : l'Inertie.

Cette force n'a qu'à se manifester collectivement pour que l'on s'aperçoive que l'ouvrier compte, dans la Société, comme élément primordial de vie.

A-t-on observé qu'un simple Premier

Mai, une simple « île du Travail », comme celle que nous avons vue il y a quelques jours, a pour effet de modifier profondément les perspectives, avenues et boulevards des grandes cités ? C'est comme si le cœur de la ville tentaculaire avait cessé de battre.

La mobilisation de tous les uniformes possibles et imaginables ne changerait rien à ce fait : la vie cesse quand l'ouvrage s'arrête.

Le bourgeois contre l'ouvrier se poursuit à une allure qui aboutira à transformer la Société en géode.

La tactique de l'Inertie s'impose et s'impose de plus en plus. Elle seule peut parvenir à dénoter une situation que les forces tumultueuses déchainées ne pourraient que rendre pire.

De même que la révolte chez l'individu se traduit en ironie, là où l'échec est prévu, de même l'action directe ouvrière doit savoir et doit pouvoir se métamorphoser en des formes adéquates aux circonstances. Parmi ces formes il n'en est pas de supérieure à l'Inertie. Mesure de sauvegarde individuelle, l'Inertie peut devenir le plus puissant moyen de liquidation sociale que des producteurs bien avisés solidaires et impartis d'un idéal supérieur peuvent dresser contre la société esclavagiste.

RHILLON.

U. A. C. R. : Fédération parisienne.

Samedi 31 Mai à 20 h. 30

Assemblée Générale

Salle Garrigues, 18, rue Ordener (18^e).

Ordre du jour : 1^{er} Examen de la propagande à envisager comme suite aux décisions du récent Congrès ; 2^e Renouvellement du Bureau.

PEINTS PAR LEURS AMIS

Les libertaires ont maintes fois signalé les effets prodigieux sur les partis socialistes par la théorie et la pratique de la « conquête des Pouvoirs publics ».

Il est intéressant de voir leurs appréciations corroborées par un homme politique qui n'a rien de révolutionnaire, M. Georges Bonnel, ancien et futur ministre des cabinets « de gauche », et très désireux de collaborer gouvernementalement avec le parti S.F.I.O. dont il espère bien que l'évolution n'est pas encore terminée.

« *Autre et plus forte que le socialisme deviendra plus fort et qu'il prendra les responsabilités d'aujourd'hui, il devra faire suivre de sérieuses attouchements à ses doctrinaires.* »

Les divers candidats du parti socialiste, récemment élus aux dernières consultations partielles, se sont tous affirmés partisans de la participation au gouvernement et de la mise en œuvre de réformes démocratiques. Il n'est plus question ni du marxisme intégral, ni de la révolution qui détruirait le capitalisme.

C'est là d'ailleurs une affirmation que Paul Boncœur a faite récemment, avec son immense autorité, devant les mineurs de Carmagnac, sans que ses déclarations aient pu être contestées.

Le socialisme deviendra plus fort et qu'il prendra les responsabilités d'aujourd'hui, il devra faire suivre de sérieuses attouchements à ses doctrinaires. »

Le principe, quand un gouvernement ne trouve pas de prétexte légal, — et pourtant ce n'est pas ça qui manque dans les codes — pour se débarrasser de ses adversaires, il les poursuit sous l'inculpation fantaisiste et élégante de « complot communiste ».

Dans une mesure, il est rigoureusement inexact de dire que l'Inertie ouvrière se débarrasse de ses adversaires, si ce n'est pas pour empêcher l'opposition de cette opération et de tous ceux qui la détiennent de se débarrasser de ses adversaires, il est réellement de faire échouer l'opposition.

Le gouvernement de M. Hermann Müller a donné un renouvellement à son programme fiscal d'essence socialiste, et, comme l'a remarqué M. Paul Louis, le ministre des Finances socialiste, M. Helffering, du « socialisme intégral, devant le veto de M. Schacht, a déclaré que l'Inertie ouvrière est sinistre et dévastatrice. »

Le gouvernement de M. Mac Donald n'a pas hésité en instant, à évoquer une loi sociale de cent ans, pour faire arrêter Gandhi, qui à ses yeux, montrait un zèle excessif à inviter les Hindous à réaliser l'union sacrée.

Le principe, quand un gouvernement ne trouve pas de prétexte légal, — et pourtant ce n'est pas ça qui manque dans les codes — pour se débarrasser de ses adversaires, il les poursuit sous l'inculpation fantaisiste et élégante de « complot communiste ».

Le principe, quand un gouvernement ne trouve pas de prétexte légal, — et pourtant ce n'est pas ça qui manque dans les codes — pour se débarrasser de ses adversaires, il les poursuit sous l'inculpation fantaisiste et élégante de « complot communiste ».

Le principe, quand un gouvernement ne trouve pas de prétexte légal, — et pourtant ce n'est pas ça qui manque dans les codes — pour se débarrasser de ses adversaires, il les poursuit sous l'inculpation fantaisiste et élégante de « complot communiste ».

Le principe, quand un gouvernement ne trouve pas de prétexte légal, — et pourtant ce n'est pas ça qui manque dans les codes — pour se débarrasser de ses adversaires, il les poursuit sous l'inculpation fantaisiste et élégante de « complot communiste ».

Le principe, quand un gouvernement ne trouve pas de prétexte légal, — et pourtant ce n'est pas ça qui manque dans les codes — pour se débarrasser de ses adversaires, il les poursuit sous l'inculpation fantaisiste et élégante de « complot communiste ».

Le principe, quand un gouvernement ne trouve pas de prétexte légal, — et pourtant ce n'est pas ça qui manque dans les codes — pour se débarrasser de ses adversaires, il les poursuit sous l'inculpation fantaisiste et élégante de « complot communiste ».

Le principe, quand un gouvernement ne trouve pas de prétexte légal, — et pourtant ce n'est pas ça qui manque dans les codes — pour se débarrasser de ses adversaires, il les poursuit sous l'inculpation fantaisiste et élégante de « complot communiste ».

Le principe, quand un gouvernement ne trouve pas de prétexte légal, — et pourtant ce n'est pas ça qui manque dans les codes — pour se débarrasser de ses adversaires, il les poursuit sous l'inculpation fantaisiste et élégante de « complot communiste ».

Le principe, quand un gouvernement ne trouve pas de prétexte légal, — et pourtant ce n'est pas ça qui manque dans les codes — pour se débarrasser de ses adversaires, il les poursuit sous l'inculpation fantaisiste et élégante de « complot communiste ».

Le principe, quand un gouvernement ne trouve pas de prétexte légal, — et pourtant ce n'est pas ça qui manque dans les codes — pour se débarrasser de ses adversaires, il les poursuit sous l'inculpation fantaisiste et élégante de « complot communiste »

FAITS ET DOCUMENTS TYRANIE-GUERRE

Le législateur prouve son existence en élaborant à la grosse des lois et des décrets; il a souci de la nuance, du détail, et lorsqu'il s'agit de défendre les droits de la sacro-sainte propriété il n'est pas de futilité apparente qui ne requiert son attention.

Les dégréments votés tout récemment par la Chambre n'ont pas eu dans la presse la publicité qu'ils méritaient. En le lecteur qui en lisait les titres suggestifs ignore certainement que ces dégréments votés ne l'intéressent en aucune matière.

Le but du législateur, dans la circonstance, a été de soulager la Bourse. Sessein, bénéficiant de cette mesure les agitateurs, les maîtres d'argent car les dégréments portent sur :

L'impôt sur le revenu des valeurs mobilières françaises et étrangères; la taxe de transmission sur les titres au porteur; le droit de transfert des titres nominatifs, le droit de conversion du nominatif au porteur; le droit de timbre (abonnement) valeurs étrangères non abonnées; impôts sur les opérations de Bourse à terme; impôt sur les opérations de report.

Lorsque l'on fait le total du pourcentage des dégréments on s'aperçoit que ces impôts ont été diminués d'environ vingt-cinq pour cent, ce qui donne une différence dans le rendement de l'impôt sur les opérations de Bourse de deux milliards environ. Ce projet a été acquis sans protestations importantes, les socialistes eux-mêmes s'étant prudemment abstenu dans la circonsistance. La Chambre, presque unanime, a donc fait à un cadeau appréciable à une catégorie de citoyens qui, en toute justice, eût dû voir agraver ses charges plutôt que les diminuer.

Toutefois ces deux milliards de dégréments devront être récupérés, car, alors qu'ils étaient compris comme ressource dans un budget de 45 milliards, il faudra pourtant les trouver d'une manière ou d'une autre, le budget dépassant maintenant 50 milliards.

Qui en feraient les frais sinon la classe salariée et même la classe moyenne? Nous payons impôt sur le logement, la nourriture, le vêtement, et quand c'est fait nos poches sont vides. En nous réduisant à la portion congrue, le gouvernement prouve qu'il existe... à nos dépens.

Cent ans d'occupation en Algérie, c'est un laps de temps important pendant lequel de grandes œuvres peuvent être réalisées. A peine à huit heures d'avion de Paris, l'Algérie, pour le Français casanier, est au bout du monde. Aussi, lors des grandes affiches des gares et les notes publicitaires de la presse, nous en savons peu de chose. Nous avons pénétré en conquérants dans un pays neuf. Soutenus par nos soldats, nos hommes d'affaires se sont installés et la pacification s'est faite en neutralisant, moyennant finances et avantages matériels, les caïds rebelles. Deux classes se sont formées : d'un côté celle qui possède de multiples priviléges et de l'autre celle qui forme un sous-préalte, riait réellement, après avoir été dépossédé de la terre, au rang de ménage ou d'ouvrage agricole. Nous avons échappé au producteur au profit de particuliers influents.

Dans la classe des possédants, il y a de gros caïds, plusieurs millions, européens ou indigènes, qui ont des domaines immenses, avec des demeures seigneuriales pendant (1) « qu'à côté de ces privilégiés » comme M. d'Esté, Si Bakchiche et Sidi Rabbah — de nombreux fellahs ou khannems — comme Ahmed Bonhomme vivent sous des tentes misérables ou dans des grottes et cavernes sombres et immunes. La vue de ces misérables douars ne rappelle-t-elle pas, en ce siècle de lumière et de bien-être, la vie grossière d'un peuple primitif et barbare?

Nous avons exproprié d'un territoire sur lequel nous n'avions aucun droit un peuple agricole qui n'est devenu rebelle que le jour où nous sommes allés l'inquiéter chez lui. Or, depuis, qu'avons-nous fait en Algérie? Les affirmations officielles n'auraient quelque valeur qu'à la condition de donner des faits. Au point de vue économique, la situation est si bonne que les Algériens déserment leur pays, ils n'hésitent pas devant les périls à surmonter pour venir travailler chez Citroën ou dans nos usines de produits chimiques. Cette population de plus de cinq millions d'habitants ne jouit sur son territoire d'aucun droit politique sous prétexte que les Algériens « ne sont pas assez mûrs ».

Pourtant, depuis cent ans, nous aurions eu le temps de « mûrir » les Algériens. C'est là justement qu'apparaît l'hypocrisie, de toute occupation qui masque sous des mots ronflants ses véritables mobiles.

BERNARD ANDRE.

(1) *La Lumière*, n° du 9 mai.

(2) *La Lumière*, n° du 9 mai.

L'ancien gouverneur général Violette (2), n'a-t-il pas déclaré : « Les écoles, en Algérie, sont lamentablement insuffisantes, même dans les villes. Rien qu'à Bône, quatre mille enfants, Européens et indigènes, ne peuvent être reçus dans les écoles. Dans les communautés rurales, l'absence d'école est plus inquiétante encore. On peut évaluer à 500.000 le nombre des enfants indigènes privés d'école. »

Toutefois, la situation des enfants d'Européens n'est pas comparable à celle des indigènes. L'Européen envoie ses enfants à l'école pour lesquels on trouve de la place pour l'instruction à tous les degrés tandis que l'indigène lui...

La population algérienne est formée de cette façon :

Les 6/7 sont indigènes, 1/7 est européen. Mais dans les écoles, on constate que les 6/7 des enfants sont européens et l'autre septième indigène. Comment pourraient-on « mûrir » une population que l'on tient scientifiquement dans l'ignorance?

L'invoque le fait que les crédits sont restreints. Or, l'on a consacré un million pour reconstruire les anciens uniformes de l'armée d'Afrique alors que le budget général pour l'instruction s'élève à peine à trois millions et que l'on a gaspillé pour les têtes de centaine environ 100 millions de francs.

Quand seront-ils mûrs ces hommes que l'on a dépossédés puisque nous ne faisons rien pour presque améliorer leur sort et les éduquer?

Il faudrait mieux dire que l'entreprise algérienne a une affaire, une bonne affaire pour les commerçants, les marchands de phosphates et les propriétaires fonciers comme le Maroc l'a été entre autres, pour certain avocat député communiste.

L'avoue en excusant l'hypocrisie.

Nous nous flattions aujourd'hui de voir progresser la circulation automobile. Paris devient impraticable. Cette pléthora de véhicules est une gêne grave pour celui qui est obligé d'utiliser les transports en commun de la région parisienne. L'on peut dire que taxis et voitures particulières entrent dans les transports en surface; car tramways et autobus pourraient doubler le chiffre des voyageurs transportés s'ils étaient pas gênés par toutes ces voitures particulières qui encourent souvent inutilement les rues de Paris en occupant beaucoup de place pour transporter, peu de monde, ce qui permettrait en outre une organisation plus judicieuse, l'Etat italien qui a exagéré et même exacerbé la forme tyramique de sa constitution interne, comme l'Italie fasciste, laquelle affecte, entre autre cause, cyniquement à la face du monde ses tendances guerrières et impérialistes, il est tout naturel qu'un Etat comme la France, pour la sécurité des frontières, par raisons territoriales et coloniales, et pour d'autres causes de même importance, se trouve maintenant en conflit avec l'Etat italien qui ne peut pas renoncer définitivement à ses armements.

La question de la liberté n'est pas en cause entendons-nous bien, et n'entre pas non plus la question de la démocratie, sinon pour une très petite part. Seulement, il s'agit de savoir jusqu'où un régime absolutiste peut mentir et dissimuler la réalité de ses armements, contraindré qu'il est par sa nature à ne pas pouvoir dissimuler ce qu'il veut faire, sinon à déguiser sa pensée pour rendre plus vraisemblable ses mensonges.

Les régimes absolus, dans les compétitions internationales ont cet avantage que leurs armées oblige à un minimum de dépense publique à l'intérieur, ne doivent pas être trop prudente ce qu'ils veulent — tandis qu'ils peuvent, eux, mentir, mais leur est connu.

Mal, réellement, l'Etat italien est-il un péril de guerre assez grand pour justifier la volonté de l'Etat français d'être plus armé que lui? En apparence, oui. Et c'est de cet apparence que profite l'Etat français pour avantage son propre impérialisme.

En réalité, — sans nier que l'Etat fasciste, avec ses fanfaronnades et ses gestes provocatifs, et encore sans le vouloir mettre le feu aux poudres — l'Etat italien me semble trop intéressé en ce moment à éviter la guerre. C'est qu'il est fait à l'intérieur contre ses sujets, il ne l'est pas suffisamment à l'extérieur vis-à-vis de ses rivaux.

Les successives déconfitures qu'il vient d'essuyer sur le terrain diplomatique en sont une preuve.

Le contraire paradoxal entre la toute-puissance que l'Italie fasciste peut exercer à l'intérieur et l'accusation ou elle est contrainte de se confronter aux Etats rivaux est une des principales raisons de l'instabilité du régime fasciste.

La tyrannie de Louis XIV, de Napoléon, de Guillaume II, du Czar Nicolas, etc., était effectivement, par la crainte qu'elle inspirait, ce qui réussissait à imposer à l'extérieur. Mais lorsque ces monarchies étaient obligées de céder sur un point quelconque aux ennemis de l'extérieur, ils essayaient toujours de se sauver en diminuant la pression autoritaire et tyramique de l'intérieur.

Mais la tyrannie, c'est-à-dire l'autorité, est toujours une cause majeure de guerre. Les études faites sur la dernière guerre ont amplement démontré, en fait, que les Etats qui portent la plus lourde part de responsabilité de la guerre furent ceux qui étaient les plus autoritaires en 1914: Russie d'un côté et Allemagne de l'autre. Bien que, en diverses mesures, tous les autres Etats ont leur part de culpabilité (aucun n'ayant pu démontrer sa propre innocence) parce qu'ils étaient des Etats et qu'ils avaient tous des prédispositions pour la guerre en accumulant les armes.

Le besoin se fait sentir de réagir contre les illusions que cet épisode diplomatique ne manqua pas de faire surgir dans les milieux démocratiques et social-démocratiques de l'antifascisme.

Ce que nous voulons noter à présent, et ce que nous voulons insister est d'un autre genre. La phrase imprudente du Ministre Tardieu à nous, anarchistes, plus importante que la simple affirmation d'une rivalité entre un régime dictatorial et un régime parlementaire, c'est-à-dire que plus il est autoritaire, plus il constitue un péril de guerre. Et de cette affirmation nous sommes en droit de déduire que le mal principal génératrice des fléaux de la guerre qui s'annoncent aujourd'hui plus épouvantable et plus inhumaine que les guerres

sur le terrain diplomatique, il semble que le gouvernement fasciste a subi une défaite importante dans les récentes conférences intergouvernementales de Genève et, surtout, à Londres.

Il semble — je dis et je répète — et il semble — car dans les affaires diplomatiques, toujours néfaste, on ne sait jamais avec certitude où est la vérité — que le gouvernement italien est surtout discrédité par sa qualité de fasciste et à cause du fascisme.

La phrase caractéristique de cette condamnation du fascisme est celle que prononce le président du Conseil Tardieu, pourtant de tendance anti-fasciste. Depuis que Mussolini a fait connaître sa proposition sur le problème de la réduction des armements navals, surtout par la méfiance qu'elle inspire, le dictateur a rencontré le maximum d'opposition de la part des autres Etats à sa prétention au droit de parité d'armements navals avec la France — qui pourtant avait été reconnue par cette dernière nation en 1921.

La France, a déclaré publiquement et sans nullement Tardieu, pourtant accepter de la paix avec l'Italie libérale et démocratique de 1921; mais elle ne peut accepter avec l'Italie antilibérale et fasciste actuelle.

Nous ne croyons pas à la « liberté du libéralisme et de la démocratie » qui ne sont que mensonges conventionnels, surtout dans la bouche des hommes d'Etat et des instruments du capitalisme.

Il est évidemment plus utile pour le gouvernement d'interdire ces manifestations bestiales que d'interdire les manifestations revendicatives de la classe ouvrière.

Seulement, ce contre quoi nous nous élevons, c'est contre l'hypocrisie des « indigènes » du journalisme professionnel.

Le même jour, Louis Roubaud (qui nous avait fait espérer mieux de son talent) dans le même numéro du Petit Parisien que l'article de Prax, relate l'exécution de quatre mutins de Yen-Bay, Ni M. Prax, ni Si-mémo n'ont, depuis, élevé une quelconque protestation contre ce quadruple assassinat.

Mieux, l'Éuvre et le Petit Parisien ont glorifié l'œuvre civilisatrice de la France en France, en Algérie, ils ont louangé les assassins de 1830; ils ont, pendant la guerre du Rif, magnifié les expéditions aériennes qui allaient bombarder les villages marocains.

Et ils sont comme cela une bande de vieux jetons et de rombiers barbus qui s'acharnent avec rage sur les rebelles à la société, qui laissent les malheureux crever de faim et qui s'extasient devant un petit « cien-cien à sa mère », qui, même dépendent un argent pour les animaux — et qui refusent le moindre soin pour eux-mêmes.

J'ai connu des gens qui ne parlaient que pourfendre leurs contemporains et qui font partie de la Société protectrice des animaux. Qui emploient des gens en les traitant comme des chiens et qui avaient des chiens qu'ils choyaient comme des humains (mieux, même, que des humains).

Soyons bons pour les animaux, certes! Il faut protéger nos « frères inférieurs ».

Mais, d'abord, soyons bons pour les humains — C'est, je crois, la plus belle preuve d'humanité que l'on puisse trouver.

Ensuite, soyons bons pour les animaux — et qui refusent le moindre soin pour eux-mêmes.

Et de son essence, tout Etat, si débile ou démocratique qu'il soit, tend à devenir plus fort; tandis, par conséquent, à devenir plus tyrannique et, de par cela même, à constituer un péril grandissant de guerre.

Mais, réellement, l'Etat italien est-il un péril de guerre assez grand pour justifier la volonté de l'Etat français d'être plus armé que lui? En apparence, oui. Et c'est de cet apparence que profite l'Etat français pour avantage son propre impérialisme.

En réalité, — sans nier que l'Etat fasciste, avec ses fanfaronnades et ses gestes provocatifs, et encore sans le vouloir mettre le feu aux poudres — l'Etat italien me semble trop intéressé en ce moment à éviter la guerre. C'est qu'il est fait à l'intérieur contre ses sujets, il ne l'est pas suffisamment à l'extérieur vis-à-vis de ses rivaux.

Les successives déconfitures qu'il vient d'essuyer sur le terrain diplomatique en sont une preuve.

Le contraire paradoxal entre la toute-puissance que l'Italie fasciste peut exercer à l'intérieur et l'accusation ou elle est contrainte de se confronter aux Etats rivaux est une des principales raisons de l'instabilité du régime fasciste.

La tyrannie de Louis XIV, de Napoléon, de Guillaume II, du Czar Nicolas, etc., était effectivement, par la crainte qu'elle inspirait, ce qui réussissait à imposer à l'extérieur. Mais lorsque ces monarchies étaient obligées de céder sur un point quelconque aux ennemis de l'extérieur, ils essayaient toujours de se sauver en diminuant la pression autoritaire et tyramique de l'intérieur.

Mais la tyrannie, c'est-à-dire l'autorité, est toujours une cause majeure de guerre. Les études faites sur la dernière guerre ont amplement démontré, en fait, que les Etats qui portent la plus lourde part de responsabilité de la guerre furent ceux qui étaient les plus autoritaires en 1914: Russie d'un côté et Allemagne de l'autre. Bien que, en diverses mesures, tous les autres Etats ont leur part de culpabilité (aucun n'ayant pu démontrer sa propre innocence) parce qu'ils étaient des Etats et qu'ils avaient tous des prédispositions pour la guerre en accumulant les armes.

C'est vraiment une chose hilarante que de lire les discours prononcés dominicalement par nos Excellences depuis que Poincaré n'est plus plus du Gouvernement. On sait, en effet, que Raymond Poincaré était plu

étié que l'ancien général de la G. S. pour ne pas s'en apercevoir.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Dans quel but? Sans doute avec le fallacieux espoir que son acte donnerait à réfécit.

Tu es le bourgeois, ni la paysannerie.

Trop matérialistes, il viendra de la classe ouvrière, la plus « idéalist », la plus mystique, la plus généreuse, la plus désintéressée et la plus batailleuse de la nation ».

Certes, on ne peut nier que la classe ouvrière soit « désintéressée ». Elle l'est même jusqu'à la stupidité. Mais de là à croire qu'elle est capable d'enfourchonner pour la combinaison politique de ce vieux Tatave, il y a de la marge. Et il faut être aussi pâle que l'ancien général de la G. S. pour ne pas s'en apercevoir.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

Le malheur avait cru bon de s'affubler, avant de commettre son acte désespéré, de ses médailles et autres insignes de glorieux ancien combattant.

DANS LE JARDIN D'AUTRUI

Dans le « Flambeau » de Brest, numéro du 5 mai, Raoul Colin donne une étude, seconde d'une série intitulée « Du berceau à la tombe », dénonçant vigoureusement la mainmise de l'Eglise sur l'individu.

On sait ce qu'est un jour de première communion. On sait qu'en cette circonscription solennelle, tout est déployé pour produire sur l'enfant une impression qu'il n'oubliera jamais. Le « clou » de la fête, c'est évidemment la réception du Dieu Eu-
charistie, moment le plus propice pour tra-
vailleur intensément le psychique de l'indi-
vidu. Et voilà un nouveau fidèle de conquis... L'Eglise a encore pris un peu de soi-même. Elle l'a ravi ton petit corps au baptême, elle a profité de ton en-
telligence, de ta liberté de penser. Insa-
tiable dominatrice, elle ne te laissera pas un instant de répit tant que tu auras un souffle de vie. En attendant qu'elle puisse spéculer sur ton cadavre !

Un petit curé de campagne est en butte aux fléchées de Christian Libertarios, à propos d'un article portant comme titre : « A la gloire du Vain » paru dans le « Bulletin Paroissial » de Billy-Montagne, avec la bénédiction du cardinal Luçon. L'article de Libertarios ne se raconte pas : l'ensu-
tant y est « arrangé » de belle façon.

« La France crucifiée », tel est le titre d'un article de Gavard-Peepo, où ce cam-
arade relève avec le mépris qui convient les élucubrations d'un certain M. de Saint-
Michel, grotesque patriote, accusant le « démon » de tous les maux de la guerre.

Le démon, oui, il existe, si vous appellez démon la lâcheté de l'homme, la peur de la lutte antiguerriste, la mentalité meur-
trière et assassinique de nos maîtres. »

Notre également dans ce même « Flambeau » des « Commentaires sur la Com-
mune » une étude très bien documentée sur
un martyr de l'Eglise, Elfenne Dolet, un
article sur un sujet d'actualité : le Conquête
de l'Algérie, et enfin un article sur « La
Prix », dans lequel Jean Offerar nous ré-
vèle un jeune talent plein de générosité et
aussi d'un peu de mysticisme. Mais l'esprit
religieux est inhérent à la jeunesse, qui
s'en débarrasse assez souvent. Quoi qu'il en
soit, nous ne pouvons qu'engager vive-
ment notre jeune camarade à perséverer.

Un proscrit italien, dans « Germinal »
comme un exposé des crimes du fas-
cisme (une faible partie doit-on dire),
tant notamment le massacre de Turin (17
septembre 1922) qui fit « officiellement »
12 morts. Le socialiste Matteotti dénonça
les assassins à l'époque. On sait quel sort
lui réservèrent les chemises noires.

À propos de « l'objection de conscience et
l'esprit inconnu », nous disions dans notre dernière rubrique que nous ferions une
critique de la brochure de René Valfort.
Dans « La Voix Libertaire », Marius Thé-
raud nous a dévancé. Il dit en substance
que la tolérance apparente de la F. M. est
absolument incompatible avec son atti-
tude honteuse de 1914. Car, qu'on ne s'y
trompe pas. En cas de guerre la France
se rangerait délibérément du côté des bellicistes (par exemple une guerre
contre l'Italie viendrait à point pour réinti-
grer cette organisation dans ses priviléges).
Et alors, René Valfort devra, ou bien, si
est sincère (ce que nous croyons) refuser
son concours au massacre, ou par consé-
quent n'être pas F. M., ou bien, dans le cas
contraire, renoncer son action pacifiste et
devenir franc-maçon. D'ailleurs Valfort
est sincère. Il ne doit pas rester dans l'opposition
à la Révolution avec ses inévitables
violences qui permettra (combinée à d'autre-
s) de transformer l'opposition en nationalisme.
Pierre Larivière écrit, toujours à propos de l'Inde, ces lignes quelque peu
osées :

« Ce n'est pas à dire que nous allons
vaincre triomphal la fameuse révolution-mis-
sion à la soi-disant révolution-violence qui,
restant sur le plan uniquement social et
économique, est vouée à tous les échecs,
quoi qu'en pensent les partisans de la vio-
lence qui, un peu simplistes, se proclament
révolutionnaires. »

Bien que ne faisant pas fi de la « Révo-
lution morale », nous pensons qu'elle est
inutile s'il n'y a pas de révolution économie-
que et sociale. Or, le Gandhisme ne pré-
voit guère d'émancipation sociale de l'Inde, d'autres termes, il admet le pa-
tronat, les castes... et, ne protestera pas si, dans l'Inde libérée de la tutelle an-
glaise, on emprisonne tout non-conformiste.
C'est pourquoi, tout en reconnaissant toute
la valeur que peut avoir le Gandhisme
gandhiste pour l'Inde, et pour l'Inde sou-
lement, nous dénonçons indéfinitivement
toutes nos dénonciations, attachées à l'Inde
à la Révolution avec ses inévitables
violences qui permettra (combinée à d'autre-
s) de transformer l'opposition en nationalisme.
Et l'Etat ne brillera pas par la franchise.
Or, en juge : la F. M. ordonne à ses
adhérents l'obéissance complète aux lois
du pays. Cependant, si l'individu juge les
lois établies comme portant atteinte à
sa conscience, il a le droit de leur désobéir.
Admirable dualité ! En vertu de telles con-
ceptions, un franc-maçon militaire a le
droit de fusiller un autre franc-maçon dé-
serteur, insoumis, ou soldat rebelle. En
temps de paix, cette contradiction interne
éclate avec non moins d'évidence : Valfort
cotoie le tortionnaire Benoist dans la même
organisation. S'il désapprouve les meurs de la P. J. il doit s'en aller, son esprit offrir
de transformer une organisation officielle,
gouvernementale, apparaissant tout à fait
illusoire à la lumière des faits passés. N'in-
sistons pas. Cependant, nous nous faisons
un devoir de relever une déclaration du
Grand-Orient de France parue dans « Le
Semeur » du 8 mai. On y trouve des pas-
sages qui laissent réverbérer :

« La Franc-Maçonnerie entend poursuivre,
dans la sérenité de sa force morale,
ce qui a été fait dans le jardin d'autrui. »

Le camarade Oswald donne dans

l'œuvre d'affranchissement intellectuel et
social de l'humanité que les générations
passées lui ont léguée. Sa loi primordiale
est la Tolérance. Elle n'impose à ses adhé-
rents aucun dogme... Demain, la liberté de
penser, les libertés publiques et les libertés
économiques peuvent être en péril. Aux
puissantes organisations qui veulent consti-
tuer de nouvelles féodalités plus dangereuses
que les anciennes parce que plus dissimulées,
les républicains de toutes nuances s'élèvent
au-dessus des luttes de parti, comme l'a constamment proclamé le
Grand-Orient de France, doivent opposer
leur vigilance et, eux aussi, une action coor-
donnée et attentive. »

Nous ne savions pas que le Grand-Orient
cultivait l'humour de si belle façon...
* * *

Parlons d'autre chose. Dans ce même
« Semeur », fin de l'étude du docteur Le-
grain sur la syphilis. Citons la conclusion :

« La syphilis, les maladies vénériennes,
la prostitution, toutes les lésions sociales
sont le plus éloquent des réquisitoires contre
le passé d'obscurantisme où la société
artificielle a laissé croître l'individu, contre
les régimes humiliants et les hypocrisies,
contre les fidélités de l'Argent égoïste.

Qui soupir d'aise poussera l'Homme qui
aura dû à lui-même sa libération, et purifié
la vie de tous en commençant par sa pro-
pre purification. C'est une noblesse que de
s'affirmer libre. Et noblesse oblige ! »

Nous ne pouvons que remercier le docteur Legrain de ses paroles courageuses, si rares à l'heure actuelle parmi ses confrères.
Toujours dans « Le Semeur », une étude de Barbé sur « le Gandhisme ». Axel
Barbé adopte l'opinion généralement ad-
mise, consistant à considérer Gandhi comme un non-violent. Or, rien n'est plus
discutable. Nous citerons seulement l'ex-
emple des récentes attaques des partisans du
Mahatma contre les dépôts de sel, ce qui
est de la pure violence. D'autre part, nous
laissons un gros reproche à Gandhi : son
mouvement, qui n'est autre chose que l'appli-
cation à la collectivité des idées indi-
vidualistes de Tolstoï, pêche à la base :
ses partisans ne sont pas des consciences
formées elles-mêmes, mais des admirateurs
de Gandhi, prêts, demain, à se donner à d'autres malades (hindous, naturellement)
peut-être Gandhi lui-même. D'autre part,
nous devons concéder avec la thèse de la non-
violence de Gandhi pendant la guerre, où il se fit recruter pour le massacre.
Il est à croire que l'obscurantisme religieux ne demande qu'à s'émanciper
de l'Inde, puisque Gandhi, bien qu'ayant
beaucoup évolué, en est encore au nationalisme.
Pierre Larivière écrit, toujours à propos de l'Inde, ces lignes quelque peu
osées :

« Ce n'est pas à dire que nous allons
vaincre triomphal la fameuse révolution-mis-
sion à la soi-disant révolution-violence qui,
restant sur le plan uniquement social et
économique, est vouée à tous les échecs,
quoi qu'en pensent les partisans de la vio-
lence qui, un peu simplistes, se proclament
révolutionnaires. »

Bien que ne faisant pas fi de la « Révo-
lution morale », nous pensons qu'elle est
inutile s'il n'y a pas de révolution économie-
que et sociale. Or, le Gandhisme ne pré-
voit guère d'émancipation sociale de l'Inde, d'autres termes, il admet le pa-
tronat, les castes... et, ne protestera pas si, dans l'Inde libérée de la tutelle an-
glaise, on emprisonne tout non-conformiste.
C'est pourquoi, tout en reconnaissant toute
la valeur que peut avoir le Gandhisme
gandhiste pour l'Inde, et pour l'Inde sou-
lement, nous dénonçons indéfinitivement
toutes nos dénonciations, attachées à l'Inde
à la Révolution avec ses inévitables
violences qui permettra (combinée à d'autre-
s) de transformer l'opposition en nationalisme.
Et l'Etat ne brillera pas par la franchise.
Or, en juge : la F. M. ordonne à ses
adhérents l'obéissance complète aux lois
du pays. Cependant, si l'individu juge les
lois établies comme portant atteinte à
sa conscience, il a le droit de leur désobéir.
Admirable dualité ! En vertu de telles con-
ceptions, un franc-maçon militaire a le
droit de fusiller un autre franc-maçon dé-
serteur, insoumis, ou soldat rebelle. En
temps de paix, cette contradiction interne
éclate avec non moins d'évidence : Valfort
cotoie le tortionnaire Benoist dans la même
organisation. S'il désapprouve les meurs de la P. J. il doit s'en aller, son esprit offrir
de transformer une organisation officielle,
gouvernementale, apparaissant tout à fait
illusoire à la lumière des faits passés. N'in-
sistons pas. Cependant, nous nous faisons
un devoir de relever une déclaration du
Grand-Orient de France parue dans « Le
Semeur » du 8 mai. On y trouve des pas-
sages qui laissent réverbérer :

Dans « L'En-Dehors » de mai, nous avons
remarqué la suite d'une étude de Fournier
sur la Théosophie, système à tendances
quelque peu mystiques, malgré ses préten-
tions scientifiques, un article du Dr Axel
Barbé, réfutant les conclusions pré-
maturées de Vorodoff en matière de raje-
nissement. Signons en passant que cet
article fut refusé à la revue « Monde ». Il
se pique pourtant de l'arrogance d'Armand,
dans un article portant pour titre : « Notre
point de vue », combat l'écclésiastique. Or,
sauf erreur, l'En-Dehors n'est pas réservé
aux partisans des thèses d'Armand. On y
trouve même parfois des proses qui n'ont
rien de spécifiquement anarchiste. Par
conséquent, il est un peu électrique, ce
n'est pas un reproche que nous lui faisons,
d'ailleurs. Alors ?

« A moins que... »

ARGUS.

Le camarade Oswald donne dans

La réalité de la crise espagnole

Sous ce titre, *Le Libertaire* a publié une interview d'un militant anarchiste de la « C. N. T. » espagnole qui se désigne sous les initiales H. R.

Après avoir fait l'historique serré de la situation politique et économique de l'Espagne, H. R. dit :

« Les anarchistes sont nombreux et actifs au sein de l'Union Ibérique, ils ont toujours beaucoup influencé le mouvement révolutionnaire espagnol. Le peuple espagnol les a toujours suivis, même dans leurs erreurs. »

Dans l'exposé qui suit, H. R. stigmatise de la sorte les anarchistes qu'il en arrive à les accuser d'un manque total de clairvoyance, ce qui ne l'empêche nullement de continuer à se qualifier tel et de conseiller la formation d'un front unique, ayant pour but la République socialiste.

Il est vrai qu'il considère la création de celle-ci comme un moyen à employer pour briser une étape. Mais soit on jamais où l'on peut s'arrêter ? Combiné, en effet, voient leur point final à la première station.

H. R. qui doit avoir rejoint maintenant sa place parmi les révolutionnaires « espagnols » actuellement en Espagne, nous parrons de restes sceptiques devant son « réalisme » qui ouvre la porte à toutes les compromissions à toutes les concessions possibles pour arriver à cette demi-mesure : « République socialiste ». Il a beau nous citer la période du Kéren-
kysme, comme parallèle qui serait la période préparatoire de la révolution d'octobre, nous doutons fort de sa franchise et nous serons très reconnaissants à ce sujet d'être beaucoup plus explicite, de dire exactement sur quelles bases.

Il est vrai qu'il considère la création de celle-ci comme un moyen à employer pour briser une étape. Mais soit on jamais où l'on peut s'arrêter ? Combiné, en effet, voient leur point final à la première station.

H. R. qui doit avoir rejoint maintenant sa place parmi les révolutionnaires « espagnols » actuellement en Espagne, nous parrons de restes sceptiques devant son « réalisme » qui ouvre la porte à toutes les compromissions à toutes les concessions possibles pour arriver à cette demi-mesure : « République socialiste ». Il a beau nous citer la période du Kéren-
kysme, comme parallèle qui serait la période préparatoire de la révolution d'octobre, nous doutons fort de sa franchise et nous serons très reconnaissants à ce sujet d'être beaucoup plus explicite, de dire exactement sur quelles bases.

Il est vrai qu'il considère la création de celle-ci comme un moyen à employer pour briser une étape. Mais soit on jamais où l'on peut s'arrêter ? Combiné, en effet, voient leur point final à la première station.

H. R. qui doit avoir rejoint maintenant sa place parmi les révolutionnaires « espagnols » actuellement en Espagne, nous parrons de restes sceptiques devant son « réalisme » qui ouvre la porte à toutes les compromissions à toutes les concessions possibles pour arriver à cette demi-mesure : « République socialiste ». Il a beau nous citer la période du Kéren-
kysme, comme parallèle qui serait la période préparatoire de la révolution d'octobre, nous doutons fort de sa franchise et nous serons très reconnaissants à ce sujet d'être beaucoup plus explicite, de dire exactement sur quelles bases.

Il est vrai qu'il considère la création de celle-ci comme un moyen à employer pour briser une étape. Mais soit on jamais où l'on peut s'arrêter ? Combiné, en effet, voient leur point final à la première station.

H. R. qui doit avoir rejoint maintenant sa place parmi les révolutionnaires « espagnols » actuellement en Espagne, nous parrons de restes sceptiques devant son « réalisme » qui ouvre la porte à toutes les compromissions à toutes les concessions possibles pour arriver à cette demi-mesure : « République socialiste ». Il a beau nous citer la période du Kéren-
kysme, comme parallèle qui serait la période préparatoire de la révolution d'octobre, nous doutons fort de sa franchise et nous serons très reconnaissants à ce sujet d'être beaucoup plus explicite, de dire exactement sur quelles bases.

Il est vrai qu'il considère la création de celle-ci comme un moyen à employer pour briser une étape. Mais soit on jamais où l'on peut s'arrêter ? Combiné, en effet, voient leur point final à la première station.

H. R. qui doit avoir rejoint maintenant sa place parmi les révolutionnaires « espagnols » actuellement en Espagne, nous parrons de restes sceptiques devant son « réalisme » qui ouvre la porte à toutes les compromissions à toutes les concessions possibles pour arriver à cette demi-mesure : « République socialiste ». Il a beau nous citer la période du Kéren-
kysme, comme parallèle qui serait la période préparatoire de la révolution d'octobre, nous doutons fort de sa franchise et nous serons très reconnaissants à ce sujet d'être beaucoup plus explicite, de dire exactement sur quelles bases.

Il est vrai qu'il considère la création de celle-ci comme un moyen à employer pour briser une étape. Mais soit on jamais où l'on peut s'arrêter ? Combiné, en effet, voient leur point final à la première station.

H. R. qui doit avoir rejoint maintenant sa place parmi les révolutionnaires « espagnols » actuellement en Espagne, nous parrons de restes sceptiques devant son « réalisme » qui ouvre la porte à toutes les compromissions à toutes les concessions possibles pour arriver à cette demi-mesure : « République socialiste ». Il a beau nous citer la période du Kéren-
kysme, comme parallèle qui serait la période préparatoire de la révolution d'octobre, nous doutons fort de sa franchise et nous serons très reconnaissants à ce sujet d'être beaucoup plus explicite, de dire exactement sur quelles bases.

Il est vrai qu'il considère la création de celle-ci comme un moyen à employer pour briser une étape. Mais soit on jamais où l'on peut s'arrêter ? Combiné, en effet, voient leur point final à la première station.

H. R. qui doit avoir rejoint maintenant sa place parmi les révolutionnaires « espagnols » actuellement en Espagne, nous parrons de restes sceptiques devant son « réalisme » qui ouvre la porte à toutes les compromissions à toutes les concessions possibles pour arriver à cette demi-mesure : « République socialiste ». Il a beau nous citer la période du Kéren-
kysme, comme parallèle qui serait la période préparatoire de la révolution d'octobre, nous doutons fort de sa franchise et nous serons très reconnaissants à ce sujet d'être beaucoup plus explicite, de dire exactement sur quelles bases.

Il est vrai qu'il considère la création de celle-ci comme un moyen à employer pour briser une étape. Mais soit on jamais où l'on peut s'arrêter ? Combiné, en effet, voient leur point final à la première station.

H. R. qui doit avoir rejoint maintenant sa place parmi les révolutionnaires « espagnols » actuellement en Espagne, nous parrons de restes sceptiques devant son « réalisme » qui ouvre la porte à toutes les compromissions à toutes les concessions possibles pour arriver à cette demi-mesure : « République socialiste ». Il a beau nous citer la période du Kéren-
kysme, comme parallèle qui serait la période préparatoire de la révolution d'octobre, nous doutons fort de sa franchise et nous serons très reconnaissants à ce sujet d'être beaucoup plus explicite, de dire exactement sur quelles bases.

Il est vrai qu'il considère la création de celle-ci comme un moyen à employer pour briser une étape. Mais soit on jamais où l'on peut s'arrêter ? Combiné, en effet, voient leur point final à la première station.

H. R. qui doit avoir rejoint maintenant sa place parmi les révolutionnaires « espagnols » actuellement en Espagne, nous parrons de restes sceptiques devant son « réalisme » qui ouvre la porte à toutes les compromissions à toutes les concessions possibles pour arriver à cette demi-mesure : « République socialiste ». Il a beau nous citer la période du Kéren-
kysme, comme parallèle qui serait la période préparatoire de la révolution d'octobre, nous doutons fort de sa franchise et nous serons très reconnaissants à ce sujet d'être beaucoup plus explicite, de dire exactement sur quelles bases.

Il est vrai qu'il considère la création de celle-ci comme un moyen à employer pour briser une étape. Mais soit on jamais où l'on peut s'arrêter ? Combiné, en effet, voient leur point final à la première station.

H. R. qui doit avoir rejoint maintenant sa place parmi les révolutionnaires « espagnols » actuellement en Espagne, nous parrons de restes sceptiques devant son « réalisme » qui ouvre la porte à toutes les compromissions à toutes les concessions possibles pour arriver à cette demi-mesure : « République socialiste ». Il a beau nous citer la période du Kéren-
kysme, comme parallèle qui serait la période préparatoire de la révolution d'octobre, nous doutons fort de sa franchise et nous serons très reconnaissants à ce sujet d'être beaucoup plus explicite, de dire exactement sur quelles bases.

Il est vrai qu'il considère la création de celle-ci comme un moyen à employer pour

